

sure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre. les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, presque tous esclaves. Cependant, comme en Géorgie les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, et que dans les proportions il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites.

xxi.
Étendue des
possessions
anglaises
dans l'Amé-
rique sep-
tentrionale.

Les conquêtes de la Grande-Bretagne achevèrent de mettre sous sa domination l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n'aurait pas eu encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve et les autres îles de l'Amérique septentrionale, elle n'aurait pas laissé de posséder une des dominations les plus étendues qui eussent été formées sur la surface du globe.

Ce vaste empire est coupé du nord au sud par une chaîne de hautes montagnes qui, s'éloignant alternativement et se rapprochant des côtes, laissent entre elles et l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cents lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venait à se réaliser, l'Angle-

terre embrasserait dans ses colonies toutes les branches de la communication et du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucherait pour ainsi dire à la fois aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers orientales elle pourrait se transporter aux Indes occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvrirait les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du septentrion. Elle aurait alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies; elle en aurait toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspirerait peut-être à prédominer sur les deux mondes par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination, puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer, s'il faut languir obscurément dans un monde quand on règne dans un autre?

Les Anglais seront heureux s'ils peuvent conserver par la culture et la navigation un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais

mines. Les secondes, disposées de même sur les jeunes rameaux, ont au lieu d'étamines un ovaire surmonté de deux styles qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche et onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne et jetés dans l'eau bouillante. La substance dont ils sont enduits se détache, surnage et s'enlève avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un vert sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente et d'un vert agréable.

Cette matière, miyoenne entre le suif et la cire pour la consistance et la qualité, tenait lieu de l'une et de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, et qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence partout où l'on peut s'en procurer sans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de suif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'est pas la seule. On en compose d'excellent savon et de bons emplâtres pour les blessures. On s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Élevé par la nature près des ruisseaux et dans

des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc, droit et cylindrique, est revêtu d'une écorce assez fine. Ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la même disposition et sont blanchâtres en-dessous, découpées en cinq lobes aigus. Ses fleurs, rassemblées en bouquets, ont un calice à cinq divisions, chargé d'autant de pétales et de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre est occupé par le pistil, qui devient un fruit composé de deux capsules comprimées et réunies par le bas, écartées et ailées par le haut, remplies d'une seule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau qu'on insère dans la plaie reçoit le suc qui coule, et le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux au plus; une plus grande perte l'épuise et l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vite.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre ou d'écorce de

bouleau. Le sirop se durcit en se refroidissant, et se change en un sucre roux, presque transparent et assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois en le fabriquant un peu de farine de froment; mais cette préparation altère toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes; mais, pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a partout ses douceurs; elle a partout ses merveilles.

xxiii.
Oiseaux particuliers à l'Amérique septentrionale.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique septentrionale il en est un extrêmement singulier: c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, et son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent et nuancé d'un jaune d'or très-brillant éclate sur son dos, sur ses ailes et sur sa queue. Le duvet qui règne sur tout le plumage de cet oiseau lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printemps est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une

branche d'arbre, est revêtu en-dehors d'une mousse grise et verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin; il y reste quelques minutes et revole aux fleurs. Malgré sa faiblesse, il ne paraît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds.

Croirait-on qu'un être si petit fût méchant, colère et querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée et des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs et si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vitesse, qu'ils paraissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'âme de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent

fanée et sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décèle, dit-on, le dépit qui les anime. On voit sur la fin de l'été des milliers de fleurs que la rage des oiseaux-mouches a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espèce ennemie. Celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine. C'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique septentrionale était autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avait ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matière animée avait envahi sans obstacle toutes les productions de la nature que nul être ne lui disputait. Aucune de ces espèces n'était utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins ; c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'Ancien-Monde au Nouveau. Les sauvages l'appellent *mouche anglaise* ; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le nouvel hémisphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient de

jour en jour une branche considérable de commerce.

L'abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les sauvages n'en avaient point. Des hommes libres n'avaient soumis aucune espèce vivante à leur domination ; ils ne savaient que les détruire. La domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle chaque individu avait été trop occupé de son existence, et sa vie entière avait été toute employée aux moyens de la conserver. Mais, aussitôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, et que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts, qui consolèrent peut-être le genre humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut sans doute une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de hasards. Car enfin on a bien trouvé, dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés et des empires avancés même jusqu'aux arts du luxe ; mais les animaux y étaient encore libres, quoique plus

xxiv.
L'Amérique septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.

disposés par leur faiblesse ou leur instinct à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau - Monde où les animaux avaient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection et de société auquel ils étaient appelés par la nature ; c'est qu'ils vivaient sans maître. L'homme ne les avait pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il était esclave lui-même, et les animaux ne l'étaient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine et de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre et comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avait point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transportèrent des bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas, comme leur fier souverain, à la racine même de leur génération, du moins plusieurs espèces eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur grosseur. Ce ne fut que tard, et dans quelques lieux seulement, qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air et le sol s'opposaient sans doute au succès de leur trans-

plantation. C'est la loi des climats, qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante et végétante croisse et meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres comme l'amour de leur conservation.

Cependant il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la transplantation des animaux et des plantes. Lorsque les Anglais abordèrent dans l'Amérique septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivaient qu'à regret un peu de maïs, plante qui a le port du roseau. Ses feuilles, assez larges et fort longues, entourent à leur base la tige, qui est ronde et noueuse par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets dont elle est composée a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, et chaque fleur a trois étamines renfermées entre deux écailles propres. A l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épi très-serré sur un axe épais et charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles et surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par sa couleur et par l'écartement des enveloppes qui laissent apercevoir l'épi.

Cette espèce de blé, que l'Europe ignorait alors,

xxv.
Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique septentrionale.

était la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en était facile. Les sauvages se contentaient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, et de jeter dans chacun un grain de maïs, qui en produisait deux cent cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étaient pas plus compliquées. On le pilait dans un mortier de bois ou de pierre ; et, réduit en pâte, il était cuit sous la cendre. Souvent même, grillé seulement, il était mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux ; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrain maigre, léger et sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin c'est de tous les grains celui qui peut soutenir le plus long-temps la sécheresse et l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglais à le conserver, à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes occidentales, et s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique

moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, et de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce qui embrassait les contrées les plus riches et les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole, voyant que ses colonies septentrionales lui enlevaient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avait au midi de l'Amérique, et craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons et des blés, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

La Suède était en possession de vendre aux Anglais la plus grande partie du brai et du goudron dont ils avaient besoin pour leurs armemens. En 1703 cette puissance méconnut ses vrais intérêts au point de plier et de réduire sous un privilège exclusif cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix subite et forte fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre, profitant de cette faute des Suédois, encouragea par des primes considérables l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourrait fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en était promis. Une guerre sanglante qui désolait les quatre parties du monde détourna tout à la fois la métropole et les colo-

xxvi.
L'Amérique
septentrio-
nale a fourni
à l'Europe
des muni-
tions navales.